

Entretien

Un entretien avec Élisabeth Leclerc-Razavet, à propos de son ouvrage *L'inconscient sort de la bouche des enfants*, paru aux Éditions Cécile Defaut, Paris, 2013.*



L'inconscient ?

L'inconscient, qu'est-ce que c'est ? Lacan n'est pas tendre avec les psychanalystes, quand il affirme, en 1967, que « la chose n'a pas encore été comprise »¹. Gardons cela présent à l'esprit... Et écoutons les enfants ! Ils ne tergiversent pas. Quand l'Autre ne leur impose pas de « la boucler », ils en savent quelque chose du sujet de l'inconscient.

D'ailleurs, dans l'intervention de J.-A. Miller en clôture de P1POL 6, sur le Séminaire « Le désir et son interprétation »², il précise nettement « qu'après l'Œdipe, ce n'est pas contre l'Œdipe, ce n'est pas non plus l'anti-Œdipe ». C'est une tension qu'il me semble avoir tenue constamment dans mon livre³, tension d'autant plus vive qu'il s'agit de cures d'enfants. On m'a interpellée [gentiment] un jour : « Mais alors, vous êtes une clinicienne œdipienne ! » Cela m'a donné l'occasion fort heureuse de préciser qu'il n'y a pas d'au-delà de l'Œdipe sans passage par l'Œdipe : l'enfant, « le signifiant, il le reçoit »⁴. Ce rapport à l'Autre est incontournable. Même si Myriam a touché le temps 2 du fantasme, si Faline a été au-delà de Freud dans la question de la féminité, si Tristan a connu « quand sonne l'heure de la vérité » d'Hamlet, il a bien fallu en passer par le défilé des signifiants.

N'oublions pas que Et quand Lacan, en 1975, dans son Séminaire « RSI », « revisite », comme nous disons, l'Œdipe, en introduisant une femme, cause du désir du père⁵, c'est bien la castration qui demeure l'enjeu de la fonction du père.

* Entretien réalisé et édité par Christine Maugin et Frédérique Bouvet. Élisabeth Leclerc-Razavet est psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne et de l'Association Mondiale de Psychanalyse.

1 Lacan, J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Éditions de La Martinière, 2013.

2 Leclerc-Razavet É., *L'inconscient sort de la bouche des enfants*, Nantes, Édition Cécile Defaut, 2013.

3 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu qui sait de l'une bévue s'aile à mourre », leçon du 17 mai 1977, inédit.

4 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « RSI », leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar ?*, n° 3, mai 1975.

5 *Ibid.*, p. 111.

D — *Vous élevez les dessins à la dignité des formations de l'inconscient et votre livre le montre très nettement. Quelle(s) fonction(s) ont-ils ?*

É. L.-R. — Attention, tous les dessins faits par les enfants ne sont pas à élever à la dignité de formation de l'inconscient. Seuls certains signent une modification subjective particulière. Celui de Faline⁶ qui me paraît exemplaire est celui du paiement de sa séance [avec une bille] : « Je la prends » [de ma poche], « je la tends » [à l'analyste], « on la prend ». Une main qui se tend vers une autre main qui se tend à son tour : Lacan ne parle pas autrement de l'amour dans le transfert⁷, nouage de la réponse du sujet au désir de l'analyste. Cette cession de l'objet, part de soi-même à jamais perdue constitue, dans la cure, un renversement subjectif déterminant.

D — *Dans ce cas, nous avons le trajet vers un accès à la féminité d'une jeune enfant qui ne peut s'empêcher d'aller « voir le zizi des garçons ». À nouveau votre présence se montre à la fois discrète mais aussi décidée quant à ce que la fillette doit céder pour l'assomption de la castration. Vous ne lâchez pas l'affaire quant il s'agit de donner ce qu'elle a de plus cher, un pin's, même lorsque le père s'en mêle. Pouvez-vous nous indiquer les changements ainsi obtenus ?*

É. L.-R. — C'est surtout lorsque le père s'en mêle ! Faline tire d'ailleurs elle-même la sonnette d'alarme : les notes dégringolent. J'avais laissé résolument le père en dehors de mon bureau, afin qu'il traite chez un collègue analyste un problème de jouissance. Pour que la cure puisse aller à son terme, il importait que la perte soit « consommée » côté fille et côté père. Dans ce cas, seul un au-delà du don du père pouvait ouvrir la voie de la féminité... et du savoir. C'était son désir.

Avec les parents

D — *Le travail avec les parents occupe une place importante dans votre pratique dont vous témoignez avec une grande précision dans ce livre.*

Guillaume, par exemple, pourquoi ce choix dès le début du traitement de le recevoir avec son père ?

É. L.-R. — Très simplement, il convient de retourner au cas qui est complexe et m'a donné beaucoup de fil à retordre. La question était de tenir le fil du signifiant, rompu ou toujours prêt à se rompre, avec un cas – je n'ai pas dit sujet – dont la souffrance, et la violence, étaient loin d'être banalisées. La demande, je la situais là. Mais la demande de quoi ? Impossible à savoir d'emblée.

Certains psychanalystes reçoivent les parents, d'autres pas. Mélanie Klein, jamais. Je me suis toujours sentie très libre par rapport à cette question dans la conduite des cures avec les enfants : trop difficile avec eux pour avoir des dogmes. Pas d'autre choix que d'inventer... Je prends ce qui se présente, quelle que soit la forme... Pour cet enfant violent qui martelait : « Moi je ne parle pas, je tape », je n'ai pas fait le choix de recevoir ensemble père et fils. C'est Guillaume qui m'a demandé de le recevoir avec son père. C'était sa condition. Je n'avais aucune raison de refuser. J'ai séparé quand l'attachement, effectivement, a pu passer dans le discours. C'était nécessaire. Voyez les dessins, impressionnants. Par contre, le père ne serait jamais allé parler ailleurs qu'au lieu de son fils.

J'ai réalisé que nous étions « au plus intime de la relation du père au fils », sur trois générations, et qu'il fallait « s'accrocher ». J'ai donc accueilli la jouissance et « attrapé » les « petits bouts » d'inconscient qui se présentaient.

Jacqueline Dhéret, en présentant mon livre à Lyon, parlait du murmure des ascendants. Là, c'était plutôt tonitruant !

Rappelons que les parents, la plupart du temps, ne viennent pas pour « plonger » dans l'inconscient, mais pour éradiquer un symptôme de leur rejeton qui les insupporte. Il convient souvent de les saluer !

6 Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil, 1991.

7 Leclerc-Razavet É., *L'inconscient sort de la bouche des enfants*, *op.cit.*, p. 132.

D — *Guillaume a les lèvres gercées, se mange la bouche et refuse de parler. Son père a eu, enfant, ce symptôme des lèvres gercées, a été un enfant violent. Comment la fonction du père va rentrer en jeu pour chacun ?*

É. L.-R. — Il y a plusieurs réponses à votre question. Dès que le père a fait le lien avec son propre symptôme d'enfance, les lèvres gercées ont disparu. Effet de la parole du père, qui comme toute parole, inclut la castration [ici elle s'appelle séparation]. La violence, c'est une autre affaire ! C'est beaucoup plus tard que le père parlera de sa propre violence. Son discours aura le même effet de séparation.

Grand-père et fils se tiennent par la bouche. L'attachement est là. Je vous renvoie aux dessins du cas, impressionnants ! J'ai pesé de tout mon poids pour réarticuler la chaîne des générations et réintroduire le père comme effet de langage.

D — *Le fait de recevoir les parents en position d'analyste a des effets : le père de Victor, une fois levé le signifiant « mort subite », se demande s'il « n'est pas une femme »...*

É. L.-R. — « Mort subite » n'est que le signifiant choc que le médecin a trouvé pour remettre en marche la machine signifiante. Un signifiant appelle un autre signifiant. Réveil du père : il se met au travail. Apparaît alors l'Autre de l'enfant : le loup, et le surgissement du sujet en gésine, « le bruit de moi ». L'appui sur l'analyste permet alors à Victor de « grossir » et de se défendre de l'Autre d'un bon coup de pied.

Constructions en analyse

D — *Il y a un cas très contemporain, Renaud, où le symptôme scolaire et l'exigence de la scolarité prennent une place très importante pour les parents, mais vous tenez bon. Vous vous tenez entre « la bille et le livre » et faites venir le frère jumeau. Comment Renaud, en passant par l'oubli de la couleur de la bille, entre dans un nouveau rapport au savoir ?*

É. L.-R. — Je ne fais pas venir son jumeau mais j'accepte la demande de Renaud de venir avec lui, au grand dam de ses parents. Il faudra beaucoup de temps pour qu'ils acceptent, et pour cause ! Cela va mettre en lumière la vérité d'une FIV avec le père comme donneur. Vérité du couple familial avec un deuil non fait par la mère présentifié par la perte d'un troisième embryon. Classique dans les PMA, nous pouvons mesurer l'écart vertigineux entre le médical et le subjectif. Renaud va enfin pouvoir dire sa dépression « invisible » et profonde : « Ce n'est pas drôle de passer tant de temps avec un bébé mort. Je ne veux pas y penser parce que je vais pleurer. » C'est ce que j'ai nommé son « bébé *plus-de-jour* ». La cure va permettre un démontage de cette construction surréaliste. Il lui faudra mettre une croix sur ce « petit troisième » dans le ventre de la mère [Cf. dessin⁸] pour symboliser cette perte. On est aux confins du vide originaire. La perte se jouera avec la bille déposée chez l'analyste, dont il oubliera jusqu'à la couleur. Enfin, c'est oublié. Du savoir sur sa cure pourra alors se déposer.

D — *Le beau-père de Myriam, neuf ans, lui donne une gifle et va introduire une coupure entre elle et sa mère. Comment cette gifle peut-elle être structurante et quel lien avec son fantasme ?*

É. L.-R. — Relisons Freud et le fantasme « Un enfant est battu »⁹. C'est ce qui va donner la marque signifiante : « Une seule taloche suffit »¹⁰, dit Lacan, et l'enfant chute de sa toute puissance. Les êtres parlants sont comme tels tous « sous la fêrule ». C'est d'un acte symbolique qu'il s'agit, élevé à ce rang par le discours dans la cure. Place au père qui bat comme structurel et structurant.

D — *Dans notre monde contemporain, à quel Autre, l'enfant a-t-il affaire ?*

É. L.-R. — Ma réponse va être un peu provocatrice : le même qu'à toute époque, seulement l'Idéal ne vient plus le recouvrir. C'est un Autre dénudé... certes, une différence de taille.

8 Freud S., « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

9 Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 241.

10 Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 124.

La présence de l'analyste, son désir et son acte

D — La place de l'acte est présente tout au long du livre, notamment quand Loïc a ce moment d'errance, qu'il va « jusqu'au bout de la ligne ». Votre présence, un « silence incarné » permet à Loïc d'affronter dans une « fraternité discrète » sa détresse et sa « désinsertion ». Votre « ce sera toujours comme ça » l'entraîne dans la possibilité d'élaborer sa « ligne de conduite ». Comment Loïc est-il réapparu ?

É. L.-R. — J'ai été saisie par cette expression inattendue de « fraternité discrète » lorsque je l'ai trouvée dans le texte de Lacan, « L'agressivité en psychanalyse »¹¹. Elle ouvrait pour moi à une position particulière de l'analyste, qu'il fallait inventer : le réel ne se partage pas.

Concernant Loïc, le temps d'errance a été court, les parents m'ont appelée, leur fils a fini par rentrer chez lui. Il n'a pas manqué de séance et en présence de l'analyste, il a alors parlé vertement à ses parents.

D — Vous insistez sur la fin des traitements : huit mois pour élaborer la fin avec le père de Guillaume, idem avec Tristan. La question de l'élaboration de la fin semble importante?

É. L.-R. — Oui, c'est l'expression même que j'emploie avec mes patients, y compris les enfants : « Ok, mais élaborer la fin. » Je vise une élaboration, une déposition de savoir, concernant le sujet de l'inconscient, sur laquelle ils pourront s'appuyer pour mener leur vie et faire face au réel qu'ils pourront rencontrer. Ce savoir implique un coût qu'il convient de cerner et de nommer : c'est un consentement à la castration.

Comme je le dis pour Tristan, il n'y a pas d'âge pour l'aventure éthique, mais elle coûte toujours. Cette fois c'est Tristan lui-même qui le dit : « C'est à moi de parler. Ça, c'est pas marrant ! »

D — Dans tous les cas présentés dans ce livre, le désir de l'analyste est à l'œuvre. Vous faites le pari essentiel que votre acte donnera au sujet sa « chance inventive » et qu'il pourra dépasser ses embrouilles, pour retrouver une voie vers son désir.

É. L.-R. — L'analyste ne peut pas se gargariser de « son » acte. Il ne se décide pas d'avance, il se fait sans penser, dans la coupure et ne se mesure qu'à ses effets, parfois longtemps après.

C'est ce dont je tente de témoigner : des effets de ce que j'ai fait, dans la conduite de la cure, car une cure se conduit. N'oublions pas qu'il a aussi des effets sur l'analyste qui peut être de sidération, voire d'angoisse : « Mais qu'est-ce qui m'a pris ?... » Lacan va jusqu'à dire que « l'analyste a horreur de son acte »¹². Le contrôle vient à point nommé pour l'interroger. Quant au séminaire¹³ de psychanalyse avec les enfants que j'ai tenu dès 1993 il a été primordial, véritable lieu de recherche.

Précisons que l'acte n'est pas que de l'analyste. Il y faut aussi la décision de l'enfant. C'est patent dans chaque cas. Les enfants sont formidables !

11 Lettre adressée *au Monde*, le 24 janvier 1980.

12 Dans le cadre de l'ACF IDF puis du CEREDA

